

24 images

Des échecs? Quels échecs?

Marie-Claude Loiselle

Le montage

Numéro 77, été 1995

URI : id.erudit.org/iderudit/25077ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loiselle, M. (1995). Des échecs? Quels échecs?. *24 images*, (77), 3-3.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Des échecs? Quels échecs?

Chaque année nous avait amenés, depuis un certain temps, à donner l'alerte devant l'état de santé déplorable de notre cinéma, et cela alors que tous (ou presque...) entonnaient encore le seul refrain de l'autosatisfaction face au «professionnalisme de la profession» au Québec. Le vent semble aujourd'hui avoir tourné et le chœur apparaît moins harmonieux, ou plutôt il a changé de registre alors que nous n'entendons plus s'élever que la voix fielleuse des petits marchands chasseurs de succès. Or ceux-ci chantent si fort qu'ils sont parvenus à faire décrier, indistinctement, et par un grand nombre de journalistes, la production 1994 comme la preuve qui viendrait confirmer l'échec actuel du cinéma québécois. Mais de quel échec parlent-ils au juste?

Sans aller jusqu'à dire que l'on sent poindre l'énergie du renouveau sur notre cinématographie — cet espoir paraît malheureusement illusoire tant que les structures de production demeureront aussi fonctionnalisées qu'aujourd'hui —, reste que nous n'avons pas vu depuis fort longtemps une année offrir trois films aussi stimulants — et différents les uns des autres — que le sont *Le vent du Wyoming* d'André Forcier, *Octobre* de Pierre Falardeau et *Ruth* de François Delisle, un premier film comme on en attendait depuis des années. Donc, échec dites-vous? Échec dans la mesure où il n'y a plus qu'une seule chose qui vaille, au-delà de la qualité des films eux-mêmes, qu'une seule obsession: le public.

On le sait, les données du box-office sont claires à cet égard, outre les gros canons américains et quelques *Cyrano de Bergerac* ou *Indochine* isolés, le public québécois, lorsqu'il fréquente les salles, et de surcroît lorsqu'il s'agit de se rendre voir son propre cinéma, aime les comédies. Des cas comme ceux du *Déclin de l'empire américain* et *Un zoo la nuit* demeurent trop marginaux pour que l'on puisse tabler sur la réception qu'ils ont obtenue auprès du spectateur d'ici. Résultat: institutions et producteurs ne savent plus à quel saint se vouer afin de parvenir à appâter un public qui ne cesse de leur échapper — car quoique la tentation soit certainement très forte, ils savent bien que l'argent de l'État ne peut servir à subventionner que le rire, d'autant plus que celui-ci ne passe pas la rampe à l'étranger. Les nouveaux PDG de Téléfilm Canada, François Macerola, et de la SODEC, Pierre Lampron, viennent-ils de partir en croisade pour délivrer le cinéma québécois de ses vieilles perversions «auteuristes» et enfin trouver la combinaison gagnante qui donnera accès au goût du public? Quoi qu'il en soit, la nouvelle devise est lancée: «rejoindre le public». Nous n'élaborerons pas une fois de plus sur le caractère protéiforme et

insaisissable du public, tellement cela semble être une évidence, mais on reconnaît pourtant chez tous ces éminents administrateurs la naïveté assez stupéfiante de ceux qui voudraient croire que ce dit public, passivement, attend que vienne le jour où, enfin, des gens bien intentionnés soient parvenus à lui concocter la formule de la «satisfaction assurée».

Aussi risible que cela puisse paraître, c'est bien vers cette insipidité — la pire de toutes — que l'on semble vouloir nous précipiter, et si cette menace était dans l'air depuis déjà une bonne dizaine d'années, avec les nouvelles nominations à la tête des deux organismes subventionnaires et le consensus qui cherche à se nouer entre eux, se pourrait-il que le péril soit plus imminent que jamais? Les Forcier, Falardeau, Delisle et autres poètes, anarchistes ou créateurs qui connaissent peu la compromission peuvent bien retourner à leurs devoirs. À moins de montrer la bonne volonté de refaire *Une histoire inventée* (en perfectionnant toutefois un peu le procédé) ou d'autres *Elvis Gratton*, ceux-ci sont susceptibles de se retrouver relégués au rang des indésirables.

La recette, on la cherche partout. La dernière en vue c'est bien entendu celle d'*Eldorado*. Au-delà de ses qualités et ses défauts, ce film de Charles Binamé presque entièrement improvisé, par son succès inattendu, aurait pu offrir l'espoir de voir enfin notre cinéma se libérer du culte du scénario-roi. Or cette bénéfique ouverture risque fort de se transformer en un autre piège qui viendra se refermer sur notre cinéma, alors que l'on voudra voir tous les cinéastes se métamorphoser en des clones de Binamé. Comme si une saine cinématographie pouvait réellement prendre son essor sur la base d'une contrainte purement calculatrice... Mais cela, François Macerola et Pierre Lampron, comme leur nouvelle «quête du public» le laisse présager, pourraient bien, eux non plus, ne pas l'avoir compris. ■

« Les nouveaux PDG de Téléfilm Canada et de la SODEC viennent-ils de partir en croisade pour délivrer le cinéma québécois de ses vieilles perversions "auteuristes" et enfin trouver la combinaison gagnante qui donnera accès au goût du public? »

MARIE-CLAUDE LOISELLE